

Rapport: Quand les langues africaines changent de lieux (Bâle, 24.6.2016)

■ MOHOMODOU HOUSSOUBA

Cet atelier fut organisé par la Société suisse d'études africaines au Centre d'études africaines de l'Université de Bâle dans le cadre de la série de manifestations, « Migration et mobilité », proposée par l'Académie suisse des sciences humaines et sociales.

LANGUES RELOCALISÉES

Au gré des flux migratoires, les langues africaines se sont implantées en Suisse, une société dans laquelle l'écrit joue un rôle central au quotidien. L'accès à l'information étant un enjeu majeur pour l'intégration sociale et professionnelle, les services publics misent sur certaines langues étrangères pour une diffusion plus large de leurs messages. Tout de même, les supports utilisés restent conventionnels : affiches, brochures et dépliants sur papier ou en ligne. En effet, les brochures de l'Aide Suisse contre le Sida produites il y a dix ans étaient traduites dans les principales langues de l'immigration africaine : swahili, somali, kikongo, lingala, amharique, tigrinya et arabe. Mais, la tendance actuelle donne la priorité aux langues portées par l'afflux massif de réfugiés. Ainsi, le dernier guide de l'Office fédéral de la santé publique est traduit en somali et tigrinya. Ces deux langues sont également prépondérantes dans d'autres supports de communication officielle à travers les différentes régions suisses. Leur utilisation répond à un besoin pratique des autorités de communiquer avec d'importantes populations d'origine étrangère – de surcroît unies par une langue.

Par ailleurs, les langues africaines investissent l'espace numérique grâce aux efforts de groupes constitués autour de tâches spécifiques comme la traduction des interfaces de logiciel et la création de contenu en ligne : pages web, dictionnaires électroniques, sites Wikipédia. La Suisse occupe une position centrale en raison des associations et

collectifs créés autour du Sommet mondial sur la société de l'information et l'Union internationale des télécommunications (UIT) dont le siège se trouve à Genève. Parmi ceux-ci, la Société civile africaine pour la société de l'information (SCASI) inscrit son action dans une observation critique du consumérisme stimulé par les produits informatiques et numériques sur le continent qui, une fois de plus, risque de servir uniquement de marché pour les producteurs d'appareils et d'applications. La fascination qu'exerce réseaux sociaux mène inéluctablement à une « gadgetisation-peoplisation » technologique, alors que le potentiel de mobilisation de ces nouveaux outils pour accéder aux savoirs et connaissances et participer à des activités créatives et productives restera inexploité. Dans ce sens, la diaspora se positionne comme rempart contre de nouveaux rapports d'échange défavorables à la partie africaine.

L'atelier a utilisé trois angles pour explorer la dynamique des langues africaines en Suisse et en Occident.

(I) L'APPORT DE LA DIASPORA À LA PRÉSERVATION DES LANGUES AFRICAINES (ISMAËL DIADIÉ HAÏDARA, BIBLIOTHÈQUE FONDO KATI, ANDALOUSIE)

Ismaël Diadié Haïdara parle de la langue de l'écrivain émigré ou exilé. Pour lui, c'est repartir de Tombouctou après l'occupation de la ville par des groupes armés en avril 2012. Dans son cas, l'itinéraire est suffisamment familier. Il l'eut jadis emprunté pour d'autres raisons. Il se considère ainsi un « exilé en terre connue », puisque son départ de Tombouctou l'a ramené à Almeria, dans le sud de l'Espagne, où il avait déjà passé de nombreuses années. Il redécouvre également la continuité historique entre la terre natale et la terre d'exil. Sa famille retrace ses racines à l'exil des Juifs forcés hors de la Péninsule ibérique qui se mettront en route à travers le désert saharien, jusqu'aux bords du fleuve Niger. Tombouctou les adopta ensuite, et ils se mêlèrent aux populations songhay, arabes, berbères et autres qui cohabitaient dans cet espace de transit et de commerce. Ce qui fait de Tombouctou la confluence de tant d'idiomes : arabe littéraire et dialectal, espagnol (castillan), songhay, peul, berbère (tamachek).

À la fin de l'atelier la diversité des approches et la richesse des discussions avaient laissé des traces bien visibles (photo: Mohomodou Houssouba).

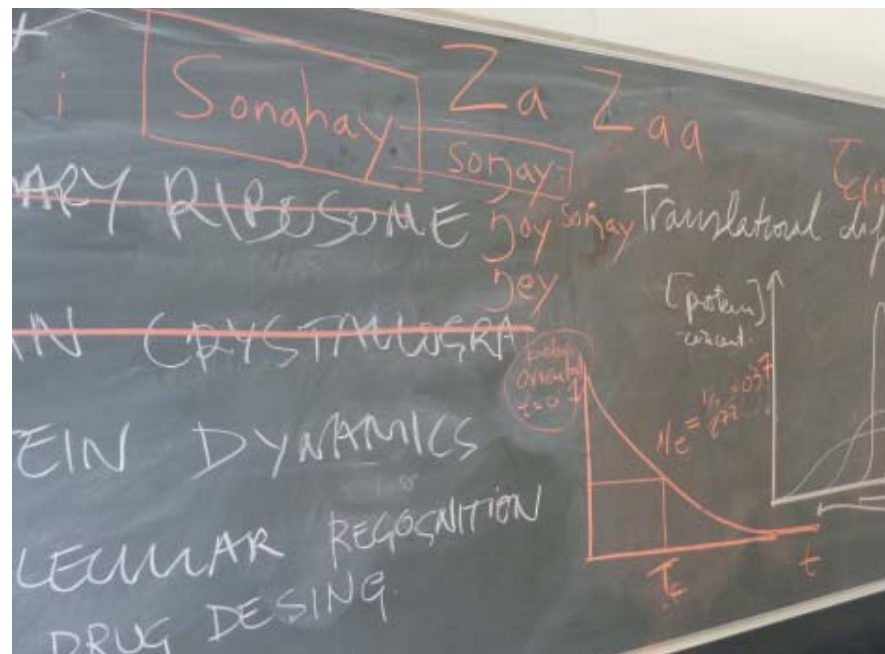
Almeria reproduit cette configuration en partie. Sa fonction de bibliothécaire délocalisé le plonge au quotidien, d'une part dans les manuscrits en arabe, mais également dans des langues comme le songhay et le peul autrefois écrites en script arabe (*ajami*).

Sur le plan littéraire, Haïdara revisite des formes d'expression qu'il a connues dans son enfance et qu'il a, entretemps, quasiment oubliées. Il prend en exemple deux ouvrages qu'il a publiés en 2015 dans l'intervalle de quelques mois.

Une cabane au bord de l'eau utilise le « *lélé* », un genre de prose poétique pratiqué de la Boucle du Niger au Sahel mauritanien pour déclamer la nostalgie, en récitant la relation des noms et l'exaltation de la terre. Il peut être le chant de la passion de la femme pour l'homme, ou celle de l'homme pour la femme – le chant de l'amour perdu.

C'est à partir de ta terre d'accueil qu'il retrouve cette forme ancienne qu'il a longtemps oubliée, et qui le transporte à sa terre perdue.

Par contre, dans *Zimma*, il adopte la forme du *jantol* ou conte initiatique (peul) autour du personnage du maître de la danse de possession, le « *zimma* », qui a la capacité de communiquer avec les esprits (*hawka*). La possession est un état particulier dans lequel la personne habite une autre dimension, un univers si étrange qu'il pourrait bien être un pays étranger. Il arrive que, sous la conduite du *zimma* et l'emprise des *hawka*, le possédé se met à parler une langue totalement étrangère. Le possédé migre de fait dans une réalité linguistique parallèle. Le conte initiatique trace la trajectoire d'une vie entre le berceau et le tombeau, le vécu qui est comme un sentier sur lequel chemine l'être dans sa solitude existentielle, entre l'amour et la haine, la joie et la tristesse, le gain et la perte, l'offense et le pardon, la guerre et la paix, l'espoir et le désespoir. Un



genre ainsi construit autour des dualités de l'existence humaine se prête bien à l'exercice de l'exilé tombouctien à Almeria.

Le troisième ouvrage engage plus directement la traduction littéraire. Le projet artistique et littéraire consiste à célébrer le 400^e anniversaire de la publication Don Quichotte de Miguel de Cervantes en traduisant tous les chapitres dans différentes langues du monde. Haïdara participe à l'ouvrage en « réécrivant » un passage dans son idiome natal, le songhay de Tombouctou. La traduction s'avère un exercice surprenant qui consiste à rapprocher davantage du castillan et du songhay. C'est en somme le cheminement de sa propre sensibilité en la matière : c'est dans l'exil que l'auteur découvre sa langue et sa propre quête de lien avec le reste du monde.

(II) LES RÉSEAUX DE NUMÉRISATION DES LANGUES AFRICAINES EN SUISSE (MARTIN BENJAMIN, LSIR/EPFL)

Martin Benjamin examine les aspects techniques de la documentation des langues africaines dans la diaspora. La numérisation des langues africaines engage plusieurs enjeux. Sur le plan matériel, elle permet de conserver les imprimés et fonds audiovisuels sur des supports numériques et de les rendre plus accessibles dans les nouveaux médias. Certaines méthodes simples peuvent être d'une grande efficacité. Par exemple s'il est nécessaire de scanner les anciens livres et manuscrits pour les numériser, les publications plus récentes existent déjà en fichier électronique. On peut ainsi collaborer avec les éditeurs de livres en langues locales pour recueillir ces versions numériques.

Au plan symbolique, la numérisation permet de valoriser les documents qui témoignent d'une langue vivante. Car, même si le matériel existant est rarement abondant, il souffre davantage de mise en valeur. Benjamin emprunte des technologies dont les applications dépassent le souci de conservation primaire. Les systèmes de traduction automatique, de reconnaissance de la voix et de conversion texte-voix sont déjà suffisamment avancés pour l'anglais et quelques langues internationales. Par ailleurs, l'état de sophistication des outils dépend de la qualité des bases de données disponibles dans une langue donnée. On parle couramment de « données massives » (« big data ») lorsqu'il s'agit d'un corpus d'un million de mots ou plus. La constitution d'une telle base de données nécessite un effort délibéré, qui combine de techniques conventionnelles à de nouvelles stratégies pour accélérer la compilation et le triage des données. C'est dans ce sens qu'il expérimente avec la « production participative » (« crowdsourcing ») depuis les débuts du dictionnaire électronique swahili.

Les technologies actuelles permettent de créer de nouvelles plateformes qui relient différents dictionnaires monolingues à partir des concepts, plutôt que des mots. Ainsi, le concept « lumière » peut être défini dans différentes langues et ces définitions dans

les langues d'origine reliées entre elles. Au Laboratoire des systèmes d'information répartis de l'EPFL, son équipe développe des applications pour récolter des contributions auprès des communautés pour développer rapidement un dictionnaire complet. La démarche repose largement sur les migrants qui disposent d'appareils modernes et de bonnes connexions internet et sont également mieux disposés à contribuer à la préservation et à la modernisation de leurs langues. Ici, le symbolique a aussi une fonction pratique.

Benjamin présente ainsi plusieurs initiatives censées assurer la présence des langues africaines sur des plateformes comme Telegram et Facebook – en alliant l'utile au ludique. Par exemple, un projet participatif permet de traduire 1800 emoji (icône à visage humain exprimant une émotion dans un échange électronique) dans 120 langues. Un autre projet d'application vise à traduire les menus de restaurant dans différentes langues.

Malgré ses limites, la traduction machine, notamment Google Translate, représente déjà une grande avancée. Cependant, si Google Translate donne de bons résultats lorsqu'on traduit de l'anglais à une langue comme le français et l'allemand, les résultats sont décevants même si on parle du suisse allemand. Pourtant, il existe une riche documentation philologique grâce au projet « Idiotikon suisse » qui couvre cinq variantes principales pratiquées par 80 pourcent des quelque quatre millions de locuteurs. Néanmoins, le suisse allemand demeure une langue « orale » ; ce qui le rapproche de la situation des langues africaines. Dans les deux cas, il ressort que la documentation linguistique existante n'est pas adaptée pour créer des outils fonctionnels sur les nouvelles plateformes. Quant aux langues africaines, leur documentation se limite souvent aux dictionnaires bilingues, lexiques et listes de mots.

Il serait judicieux donc de passer du texte à la voix, en développant des outils de reconnaissance de la voix qui prennent en compte la phonologie de la langue donnée.

Pour les langues qui ont un fonds écrit important, la numérisation des corpus existants est un début recommandé. En swahili, la revue Taifa Leo dispose de plus de 50 ans de numéros publiés. Leur numérisation permettra de disposer d'un corpus suffisamment important pour initier le traitement de texte, ensuite l'analyse du discours au niveau conversationnel.

Parallèlement, il faut développer des compétences en linguistique informatique pour exploiter les corpus numérisés. Il est vital d'intégrer l'acquisition de ces compétences à la formation des acteurs de la numérisation et du développement de nouveaux outils pour les langues africaines.

Pour Benjamin, il faut un effort pédagogique soutenu auprès des dirigeants. Car, aucun corpus numérisé n'existe pour le français, encore moins pour l'estonien. Mais, on semble prendre leur existence actuelle comme un acte de génération spontanée, alors qu'il a fallu une prise de conscience et des décisions politiques délibérées pour doter ces langues des outils nécessaires pour fonctionner dans les nouvelles technologies.

Pour les langues africaines, cette impulsion politique manque dans la plupart des cas. Comme si les élites s'accommodent de la disparité entre « grandes » et « petites » langues. Les décideurs ne réalisent pas que l'immobilisme creuse davantage le fossé numérique au détriment des langues du continent. Raison pour rappeler le rôle d'intermédiaire efficace que peut jouer la diaspora en parlant aux décideurs de leurs pays respectifs. Ensuite, il faudrait montrer la voie ou le modèle qui permettra d'enclencher une mobilisation productive qui impliquerait nécessairement les gouvernements et autorités publiques. Même dans les pays développés, l'investissement public a précédé à l'exploitation commerciale et industrielle de l'ordinateur. C'est un projet du Département américain de la défense (DARPA) qui a produit l'ordinateur, l'instrument informatique qui va révolutionner le monde à partir de la deuxième moitié du vingtième siècle.

(III) QUEL RÔLE JOUENT LES LANGUES AFRICAINES DANS LA MIGRATION ? (MOHAMED AMARA, CENTRE MAX WEBER, LYON)

Dans l'après-midi, le sociologue Mohamed Amara a conduit un échange libre à l'aide d'une courte vidéo intitulée, « La francisation : lieu d'apprentissage et d'interculturalités ». Le choix de la séquence enregistrée au Québec est délibérée. Il s'agit de montrer un autre type de rapport qui se construit, cette fois-ci, autour de la langue d'accueil – le français québécois – qui est de fait minoritaire au Canada même.

Les habitants d'une résidence se retrouvent pour apprendre le français et améliorer leur chance de communication et d'intégration. L'institutrice leur pose la question, « Pourquoi apprenez-vous le français ? » À cette question, trois réponses reviennent :

1. On apprend le français pour échanger avec des gens d'origines différentes.
2. On l'apprend par intérêt pour la société d'accueil ; c'est à dire, pour comprendre les « amis » et converser avec eux sans passer par l'anglais.
3. On l'utilise pour rencontrer les « amis », le terme consacré pour les partenaires en conversation de ces séances, mais aussi les connaissances en général.

Amara attire l'attention sur le fait que la langue est ainsi présentée comme espace de rencontre. Elle figure au cœur de l'interculturalité dont la migration est le creuset. La diaspora est une communauté fragile et résiliente en même temps. Le migrant arrive avec une langue et s'attelle à apprendre une autre. Il fait la médiation entre la langue de départ et la langue d'arrivée. Quel rôle joue la politique sociale dans ses choix individuels ? Quelle est la responsabilité des instructeurs, animateurs et autres bénévoles qui servent de facilitateurs et mentors pour les apprenants ?

Le contexte québécois donne à réfléchir sur la façon dont le français et la langue d'origine du migrant semblent être en compétition à première vue. Cependant, pour le

sociologue, même là, on donne un sens à l'action commune en valorisant la capacité d'action autonome des migrants. Dans une société multiculturelle, on présume qu'eux aussi exercent leur libre arbitre en choisissant de se concentrer sur la promotion de leur langue familiale ou sur l'apprentissage de la langue de la société d'accueil.

RÉFLEXION FINALE

La valorisation des langues d'origine des diasporas est un processus dynamique qui évolue avec les intérêts des communautés immigrées et des sociétés d'accueil. De nos jours, l'ère de l'assimilation directe semble révolue ; de nouvelles stratégies visent plutôt à faire des langues des migrants des ressources positives au service de l'intégration sociale et professionnelle et du vivre ensemble.



Pour autant, la « francisation », faisant écho aux pratiques d'assimilation de la génération post-guerre, nous confronte au dilemme entre l'apprentissage de la langue de la société d'accueil et la préservation de la langue d'origine. Les « francisés » sont, comme beaucoup de migrants, pressés « gentiment » d'apprendre le français pour fonctionner à Québec. La crise des migrants en Europe risque de raviver l'appétit pour les anciens expédients de l'intégration par l'apprentissage exclusif d'une langue officielle ou fonctionnelle. Pour les langues africaines qui, à quelques exceptions près, ne bénéficient de soutien officiel ni des pays d'origine, ni des sociétés d'arrivée, la situation risque de devenir davantage difficile. L'activisme de la diaspora dans l'intégration des langues du continent dans les nouvelles plateformes de communications reste pour le moment l'atout le plus sûr pour leur assurer une présence dans le cyberspace, tout en produisant les bases de données nécessaires pour y développer les fonctions les plus abouties des technologies du langage humain.

Mohomodou Houssouba, PhD, écrivain et chercheur associé au Centre d'études africaines de Bâle en littérature et linguistique est co-secrétaire de la SSEA. Contact: mh@bollag-areal.ch.

Djouroukoro Diallo (Université de Berne) échange avec Ismaël Diadié Haïdara (Fondo Kati, Tombouctou et Almeria) lors de l'atelier au Centre d'études africaines de Bâle (photo: Mohomodou Houssouba).